

Les interventions de la revue “La Civiltà cattolica”

La Civiltà Cattolica est la prestigieuse revue bimensuelle de culture que les Jésuites de Rome publient depuis 1850. Le Père Berti disait que les épreuves de chaque numéro (appelé “cahier”) sont revues au Vatican avant d’obtenir la permission d’être imprimées. Je considère que ce devait être une façon de parler pour signifier la conformité de la publication avec les directives du Saint-Siège, dont la revue pouvait presque prétendre être le porte-parole.

Cette revue des Jésuites s’est penchée plusieurs fois sur l’Œuvre de Maria Valtorta. Le résumé que je fais aujourd’hui de ses interventions est peut-être incomplet, mais il suffit à mettre en évidence le passage d’une fermeture malveillante à une ouverture bienveillante.

■ Premières mentions de l’Œuvre

Dans son cahier 2631 du 6 février 1960, la revue rapporte la nouvelle de sa mise à l’Index, avec quelques extraits de la note explicative de *L’Osservatore Romano*.

Dans le cahier 2650 du 19 novembre 1960, une critique de G. Caprile, s.j., du livre *Le donne del Vangelo* (Les femmes de l’Evangile) de Salvatore Garofalo se terminait ainsi :

Il y a une autre raison pour laquelle ce livre est le bienvenu : il montre les limites au-delà desquelles l’enquête et l’introspection deviennent fantaisie, ou même invention dangereuse et souvent irrespectueuse. C’est un rappel plus que jamais opportun et actuel : le 5 janvier de cette année, une vie de Jésus “mal romancée” a été condamnée, au sujet de laquelle une note de *L’Osservatore Romano* (du 6 janvier) faisait remarquer : “On y trouve de nouveaux faits, de nouvelles paraboles, de nouveaux personnages, et un très grand nombre de femmes à la suite de Jésus!”

Pourtant, la critique avait commencé en admettant : *On relève la présence de beaucoup de femmes dans l’Evangile...*

L’article (anonyme) de *L’Osservatore Romano* du 6 janvier 1960 trouva un écho dans un article (également anonyme) de *La Civiltà Cattolica* du 1^{er} juil-

let 1961 (cahier 2665). Il faisait partie de quatre reportages d'une rubrique intitulée "Revue de presse". Les trois premiers étaient signés. Le quatrième, courageusement paraphé de trois astérisques, était le suivant :

IV
«LE POÈME DE L'HOMME-DIEU»

Le 16 décembre 1959, *Le Poème de l'Homme-Dieu*, un ouvrage de quatre gros volumes d'un ensemble de 3920 pages, fut mis à l'Index des livres prohibés. On espérait que cette condamnation aurait retiré de la circulation cette "vie de Jésus mal romancée", comme l'a décrite *L'Osservatore Romano* du 6 janvier 1960. Bien au contraire, un opuscule de février 1961 qui cite la préface et l'introduction extraites du volume 1, nous informe qu'une nouvelle édition de l'ouvrage est prête, non plus en quatre volumes mais en dix. Le premier et le deuxième tomes sont déjà disponibles pour le public. Cette nouvelle édition est substantiellement conforme à la première, à l'exception de quelques ajouts et corrections, et d'un prix plus élevé.

Le mérite de l'opuscule est de nous avoir fait connaître le nom de l'auteur de cet ouvrage, qui était resté anonyme dans la première édition, ainsi que la manière dont il a été composé.

L'auteur est une certaine Maria Valtorta, née à Caserte en 1897 et actuellement atteinte par une forme grave d'aliénation mentale. Il ressort de son *Journal spirituel* qu'elle serait particulièrement sujette à des "visions" : visions de Jésus, de saint François d'Assise, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de son ange gardien. Enfin, le vendredi saint 1943, survint la "première dictée de Jésus" suivie, en janvier 1944, du commencement des "visions évangéliques de l'ouvrage". En effet l'Œuvre — c'est ainsi qu'est désigné *Le Poème de l'Homme-Dieu* — a été écrite entre le 23 avril 1943 et le 28 avril 1947. Elle "se compose — c'est Maria Valtorta qui parle — de dictées et de visions de martyrs et de l'époque de Jésus".

Elle-même nous fournit des détails supplémentaires : obligée de rester immobile au lit à cause d'une paralysie des membres inférieurs, elle écrit sur un cahier posé sur ses genoux "tous les jours, entre un minimum d'une heure environ et cinq, sinon davantage", sans interruption et, évidemment, sous la dictée de Jésus. Elle pré-

cise que, parfois, il va trop vite tandis que la Vierge, quand c'est son tour, dicte plus lentement. On dirait cependant que Jésus s'est lassé de dicter car, "alors que les dictées prédominaient pendant les dix-huit premiers mois, il a préféré ensuite insérer les dictées dans des visions".

L'Œuvre serait donc le fruit d'une révélation, visant à combler les lacunes du récit évangélique. Maria Valtorta écrit: «Cette Œuvre n'ajoute rien à la Révélation, mais comble les lacunes qui se sont produites sous l'influence de causes naturelles et de volontés surnaturelles»: nous voici au cinquième évangile!

Si l'on en croit l'opuscule de présentation de l'Œuvre, nous nous trouverions devant un "phénomène valtortien": certains passages de l'Œuvre atteindraient des "sommets de pensée philosophique et théologique incaccessibles à la pensée humaine privée d'illumination surnaturelle". D'évidence, le présentateur ignore autant la philosophie que la théologie; il nous faut dire au contraire que, hormis la pitié que nous inspire le malheur qui l'a frappée, Maria Valtorta est une pauvre illuminée à l'imagination galopante et affectée de logorrhée. Le livre qui est paru abonde en longueurs et en sottises, qui plus est mises dans la bouche de Jésus Christ et de la Vierge. Ce qui est préoccupant est moins qu'il ait été écrit par une femme délirante que le fait qu'il se soit trouvé un éditeur complaisant pour l'imprimer et le diffuser, au détriment de la foi chrétienne: celle-ci a en effet tout à perdre si elle va s'abreuer à des sources polluées. Le présentateur souhaite que "en redimensionnant scientifiquement le phénomène et en rendant son aspect originel à sa manifestation, elle puisse ouvrir la voie à la révision du jugement prononcé".

C'est là une vaine attente: le "phénomène" a déjà été redimensionné scientifiquement et placé dans une catégorie bien connue de maladie mentale, et les ajouts de la deuxième édition ne changent pas la nature de l'Œuvre, qui reste un monument de puérilité, d'imagination et d'erreurs historiques et exégétiques diluées dans une atmosphère subtilement sensuelle par la présence d'un essaim de femmes à la suite de Jésus. En somme, un monument de pseudo-religiosité. Il s'ensuit que le jugement de condamnation de l'Eglise garde toute sa validité pour cette deuxième édition également.